

—Je suis mieux, disait-elle, ô maman, ne crains rien.
Va goûter du repos, va, crois-moi, je suis bien.
Son sourire vingt fois me rendit l'espérance ;
Et lorsqu'enfin la mort, de sa terrible faux,
S'apprêtait à trancher une trame si chère,
J'entends ma Joseth qui murmurait ces mots :
— Mon Dieu, je me soumetts ! je vais quitter la terre ;
J'ai souffert sans me plaindre. Ah ! de votre bonté,
Si ma soumission, hélas ! a mérité
Quelque prix ici-bas, Dieu ! veillez sur mon père.
Protégez sa vieillesse... et consolez ma mère.
Quand ils ne m'auront plus, qu'ils seront malheureux !
Si je désirais vivre, hélas ! c'était pour eux,
C'était pour les aimer, les servir... Mais qu'entends-je ?
Dieu m'appelle... ô maman !... c'est la voix de son ange !
Je vais prier pour vous... recevez mes adieux...
—Ce mot fut le dernier : voyez ma robe noire !
Ma douce enfant n'est plus ! Que votre arrêt pieux
Juge si la couronne est due à sa mémoire.

Ce récit simple et douloureux
Fut suivi d'un profond silence ;
Des pleurs étaient dans tous les yeux ;
Et par respect pour la souffrance,
Pendant quelques instants, on suspendit le cours
Des débats ouverts du concours.

La mère Pétronille, enfin, est appelée
Pour plaider devant l'assemblée ;
Et voici son naïf discours :

Vous connaissez tous ma Denise,
Et vous apprendrez sans surprise
Que la Dame de ce hameau,
La trouvant si douce et si gentille,
En ait voulu faire sa fille,
Et l'élever dans son château.
Viens près de moi, petite amie,
Lui dit-elle un jour tendrement ;
Tu seras mon enfant chérie,
Je ferai le sort de ta vie
Et te placerai dignement.
Tu porteras riche dentelle,
Fichu brodé, joli chapeau,
Comme une noble demoiselle.
Tu trouves qu'ici tout est beau ;
Viens-y, si tu veux être belle.
Tu verras nos festins, nos jeux,
Et, de fête en fête nouvelle,
Tes jours s'écouleront heureux.
—Ah ! Madame, dit ma Denise,
Vous êtes trop bonne, vraiment ;
Mais puis-je être richement mise ?
Ma mère est mise pauvrement.
A vos fêtes, comment me plaire ?
Quel goût avoir en un festin,
Quand je sais que mon pauvre père
Travaille et n'a rien que du pain ?
—Tu raisones en bonne fille,
Dit la dame ; mais, mon enfant,
Je veux donner à ta famille
De quoi vivre plus aisément.
—Oh ! oui, vous êtes généreuse ;
Mais nous n'avons pas de besoins,
Avec peu ma mère est heureuse,
Et pour elle la chose affreuse
Serait de perdre mes soins.
—Ah ! s'écria la châtelaine,
Donnant à Denise un baiser,
Dieu me garde de vous causer,

Bonnes gens, si cruelle peine !
Mais je me souviendrai de toi.
Denise, va dire à ta mère
Qu'elle est bien plus riche que moi,
Puisque dans son humble chaumière
Elle possède un doux trésor,
Dont ni la puissance ni l'or
Ne peuvent priver sa misère.

Dans le hameau, depuis ce jour,
Jamais la Dame n'est venue
Sans nous dire un petit bonjour,
Et sans répéter, tout émue,
Faisant un soupir à part soi :
—Allez, ma bonne Pétronille,
Quoique je dote votre fille,
Vous êtes plus riche que moi !

Sur Denise, à son tour, tous les yeux se fixèrent,
Les juges quelque temps entr'eux se regardèrent ;
Le doyen se grattait le front,
Et le bailli, d'un air profond,
Ruminait son avis, quand des cris éclatèrent :
Triplez, triplez le prix ! heureux en pareil cas
Qu'on vint le jurer d'embaras ;
Le respectable aréopage
Prononce enfin ces mots : *Concours douteux ! partage !*
Notre avis est, pour cette fois,
Qu'au lieu d'une couronne, il en soit donné trois,
Sauf retour à l'ancien usage.

Ici clos le procès-verbal,
Au bas duquel on voit placée
Une note presque effacée,
Où j'ai pu déchiffrer encor, tant bien que mal :

Sur la tombe où Joseth repose,
On a trouvé le lendemain
Trois couronnes de blanches roses,
Triste hommage offert par la main
De la tendresse maternelle,
Des regrets et de la douleur,
De l'amitié sainte et fidèle,
Et du respect pour le malheur.

L. P. J.

LECTURE DU R. P. SCHNEIDER,

SUR LES COMETES, LE 12 MAI 1857.

(S U I T E .)

Après ces notions élémentaires sur la forme extérieure des comètes, permettez-moi, Messieurs, avant d'aborder d'autres questions plus scientifiques de vous rappeler aussi quelques notions élémentaires sur l'orbite que ces astres décrivent autour du soleil ; sans cela je serais obligé de me servir d'expressions dont tous ne saisiraient point parfaitement la signification.

L'Ellipse que les comètes parcourent est un ovale extrêmement allongé. Si, à travers le centre de l'ellipse, vous tirez une ligne droite dans le sens de sa plus grande longueur, vous avez le *grand axe*. Les deux points où ce grand axe aboutit à la circonférence sont les deux *sommets* de l'ellipse.